L'organisation des négresses et des mulâtresses, propre au climat de Saint-Domingue, y jouit de toute la perfection que la nature accorde à leur espèce, tandis que celle des blanches s'y altère en très peu de temps. On ne sera plus étonné d'apprendre que le goût des Européens [...] dicte leur préférence pour les femmes de couleur. Impudiques, sans honte, elles ont acquis sans peine une supériorité décidée dans le libertinage ; et les blanches, souvent délaissées, se vengent ailleurs de leurs rivales.

JUSTIN GIROD-CHANTRANS

Voyage d'un Suisse dans différentes colonies d'Amérique

... ma grand-mère, pour éviter de se faire mutiler outre-mesure par le planteur et sa suite, doit se créoliser. Son arme usuelle demeure sa complaisance feinte et son silence ambigu, sa conduite prête sans cesse à des interprétations contradictoires.

JEAN CASIMIR

Latinité en question

PROLOGUE

À LA VEILLE DE PARTIR, me voilà rassemblant mes naissances. Voulant faire tenir en une seule coulée mes vies dispersées, résolues, à vif. Trois fois des dés lancés au hasard m'ont dessiné autant de chemins sans sources, sans puits, que des tracés gorgés d'eau. Le hasard peut s'avérer un gouffre abyssal ou une avancée dans un ciel inconnu. Avancée éblouissante, insoupçonnée. Il faut tout traverser. Tout prendre. Le gouffre et le ciel. J'ai tout traversé. J'ai tout pris.

Je suis venue au monde à la tombée de la nuit, au cœur du quartier du Nouveau Marigny, à La Nouvelle-Orléans, dans une demeure achetée en partie par mon père, Jean-Baptiste Duquette, un créole louisianais. Un matin de l'an 1803, Florette Dubreuil, ma grand-mère maternelle, est arrivée de l'île de Saint-Domingue en proie aux flammes. Au premier coup d'œil, on aurait pu ne pas croire affranchie cette négresse d'ébène pur. Mais sa jupe de crinoline jaune soleil et son corsage

de soie à larges manches, couleur azur tranchant vivement sur son visage, ne laissaient aucun doute sur son statut. Florette Dubreuil tenait d'une poigne ferme Camille Dubreuil, ma mère, une petite mulâtresse de cinq ans. Ce voyage avait été arrangé par Prosper Verdun-Dubuisson, ancien maître de Florette Dubreuil et père de Camille. Prosper Verdun-Dubuisson avait posé un pied courroucé et tremblant à La Nouvelle-Orléans une semaine plus tôt, fuyant, avec sa femme et ses deux fils, un pays tout entier soumis à l'épreuve du feu. Soulagé d'avoir échappé aux tueries perpétrées par ceux dont lui et les siens avaient, durant trois siècles, broyé l'âme et les os, Prosper Verdun-Dubuisson était pourtant déterminé à faire couler à nouveau du sang. De la canne, de l'indigo ou du coton, qu'importe, pourvu qu'il en tirât des écus !

Dans mon enfance, j'ai souvent entendu grand-mère dire, tout en prenant appui sur sa canne et en penchant légèrement la tête en arrière, que jamais elle ne jouirait du repos d'un lac. Qu'elle avait laissé une île à commotions et catastrophes et traversé la mer pour une ville bouillonnante constamment menacée par les eaux. Dans cette ville aux peuples remuants, aux viscères mouvantes, qu'est La Nouvelle-Orléans, elle avait traversé d'autres remous, houles, inondations

et tempêtes pour devenir cette négresse affranchie et aisée. Florette Dubreuil avait su se tirer d'affaire entre les créoles nés en Louisiane, propriétaires des plantations ou des bâtisses de la ville, tout comme l'étaient quelques affranchis, les Blancs fraîchement débarqués de Saint-Domingue ou refoulés de Cuba, les esclaves de tous ces maîtres, les Amérindiens Natchez, Apalaches et Houmas, les Acadiens, la cohorte d'aventuriers, pirates et contrebandiers, arrivés de toute l'Europe, et les quelques Noirs libres, tout aussi avides d'aventures que les premiers. Quand, certains soirs, nous étions réunies autour d'elle, à la cuisine, son lieu préféré, grand-mère sortait une poignée de cacahuètes des poches de son tablier et, à mesure qu'elle les faisait craquer sous ses dents, elle égrenait sans fin des anecdotes tout aussi croustillantes.

Ses lents pas me réveillaient quelquefois la nuit et je me disais qu'elle traînait peut-être une vie trop lourde. Lourde de combats, d'échecs et de victoires. Parce que, dans cette guerre sans trêve qu'a été sa vie, les victoires étaient aussi difficiles à porter que les défaites et ne pouvaient tenir lieu de haltes. Elle allumait une unique bougie et, entre la flamme vacillante et les ombres alentour, elle fredonnait une incantation qui partait de son ventre, s'enroulait jusqu'à sa gorge

dans une plainte qui avait emporté sur son passage tourments et souffrances et finissait par l'alléger. Elle regagnait sa chambre d'un pas plus alerte et je m'endormais toujours aussi intriguée, mais rassurée.

J'avais tout juste sept ans quand grand-mère me confia dans un créole dont je ne comprenais pas toujours le sens : « *Mwen gen yon jipon sèt koulè sou mwèn, mwèn pa jan m retire l*, je porte un jupon de sept couleurs, je ne l'enlève jamais. » J'écarquillai si grand les yeux en me penchant pour examiner les dessous de sa jupe qu'elle ajouta avec un sourire malicieux : « *Ou paka wè l*, tu ne peux pas le voir. » Cette incapacité dont j'étais frappée excitait ma curiosité et grand-mère jouait habilement et à dessein de ma faim de savoir. Longtemps, je l'ai imaginée agitant un pan coloré de ce jupon selon l'obstacle qui se présentait, traversant toutes les épreuves, même l'incendie de l'enfer, et en sortir non point indemne, mais plus vaillante, l'âme façonnée à mesure par le feu. Cette maison était un royaume durement conquis. Avec ses lois, sa langue et ses usages. Elle en était la souveraine. Malgré l'insistance de père à vouloir faire de l'achat de notre maison un point d'honneur, il n'en avait payé qu'une partie. L'atelier de modiste de grand-mère à Tremé, comme ses activités de guérisseuse, lui avait rapporté

assez d'argent pour être cette négresse accomplie, capable de posséder une maison au Nouveau Marigny et d'avoir une domestique nommée Antonine à son service.

Grand-mère me disait souvent : « Élizabeth ! Ma petite-fille, *pitit mwèn*, par la grâce de Dieu, je ne suis pas seule, je ne suis pas seule », et quelquefois elle parlait à haute et intelligible voix à Ifelowa et Ayomida, ses ancêtres, et surtout à Ogou Badagri et à Ayizan, sa *maîtresse-tête*, consolatrice et conseillère, la plus ancienne des divinités arrivées dans la Caraïbe avec les premiers Fons, une bougie allumée pour chacune. Et moi je me promenais dans les grands espaces de son regard, guettant ces femmes invisibles et si puissantes et Badagri, le grand guérisseur comme elle l'appelait. J'aimais ce que j'avais d'abord pris pour un grain de folie, sa ténacité, ses secrets. J'aurais voulu pourtant que quelquefois elle renonce à cette force qui me rassurait tant. Qu'elle abatte les remparts, fasse sauter les digues et me noie dans sa tendresse, au creux de ses bras. Mais l'amour de grand-mère se tenait derrière des murailles fortifiées. Elle y régnait et c'était, chez elle, un labeur de tous les instants, une besogne sans répit aucun.

Ma mère, la fillette de cinq ans devenue femme, s'était mise en *plaçage* avec mon père, Jean-Baptiste Duquette, héritier d'une plantation à Darrow, à

quelques kilomètres de La Nouvelle-Orléans. À la mort de son épouse et malgré les demandes répétées de mon père, mère refusa de devenir sa femme légitime. À grand-mère qui lui demandait quelquefois, avec le ton de celle qui n'y attachait pas trop d'importance, les raisons de cet entêtement, elle répondait avec un détachement égal au sien : « Je n'épouserai pas le veuf de madame Duquette. Je ne veux pas prendre sa place. Je veux garder la mienne. » Toute sa vie, mère est restée sur ses gardes, joyeuse, insoumise, bien au centre de cette place choisie, conquise. Elle tenait de grand-mère cette manière de tenir ferme sur ses deux jambes contre vents et marées. Je me suis longtemps demandé quel pouvoir lui procurait ce statut de la main gauche. Moi, j'aimais ce père d'occasion, qui faisait de chaque visite, de chaque séjour chez nous, une fête et mettait fin à ses conversations, ses parties de cartes ou ses apartés avec ma mère, cette femme attentionnée, vive et sereine, comme s'il avait réussi une mise à l'épreuve, comme s'il avait remporté un trophée. Père aimait fondre dans sa bouche et mourir dans son ventre dans le parfum des citronniers de la cour arrière et le vertige des profondeurs-nuit. Père avait compris que la joie de mère couvrait une absence. Qu'il y avait en elle une terre qui appelait quelque chose que mère ignorait elle-même,

qui était tout aussi étranger à lui-même. Il avait un jour misé sa vie sur cette terre-là, sur leur ignorance commune. Il m'a fallu grandir, trébucher, me relever et beaucoup vivre pour faire face à ma propre part d'imprévisible et d'irrésolu.

Dans cette maison où seule la vaillance était de mise, mère savait souvent abdiquer, ne plus livrer combat et entraîner Sarah-Jane et moi dans le petit jardin à l'arrière de la maison, non loin des herbes médicinales plantées par grand-mère sous la dictée de Badagri ou sous le palmiste nain, l'arbre reposoir d'Ayizan, ou s'allonger à côté de nous sur notre grand lit pour de longs fous rires. Pour rien. Pour des mots légers comme une paille dans la main du vent ou des mots-pierres, pour les rares choses graves et lourdes de nos jeunes vies. Nous nous entremêlions les unes aux autres. Dans ces moments-là, mère déversait sur nous, ses enfants, une houle impétueuse trop souvent retenue entre ces murs et qui nous entraînait très loin dans les eaux de l'amour.

Mais on ne naît pas qu'une fois. À seize ans, j'étais devenue une adolescente qui, contrairement à ma sœur aînée, la sage Sarah-Jane, n'en faisait qu'à sa tête. Il m'arrivait d'être silencieuse, d'écouter avec une attention soutenue et de parler peu. Sauf à moi-même. Je me parlais sans entraves. Souvent. Très souvent.

Et aux autres, juste quand c'était indispensable. À cause de ce silence, grand-mère et mère ont cru que je pouvais voir les Esprits. Moi, je ne faisais que poser mes pas dans les rêves de grand-mère et la suivre à la trace dans ses chemins mystérieux. Puis grand-mère m'apprit les secrets des plantes. Trois années de suite. Avec l'aide d'Antonine, son assistante, sa servante et sa confidente.

Grand-mère m'a emmenée un après-midi dans le Vieux Carré rencontrer Rosaline Grand-Jean, une prêtresse dont le rayonnement avait largement précédé l'autorisation officielle de 1817 à pratiquer le vaudou en Louisiane. Sarah-Jane avait refusé de nous accompagner. Dès sa plus tendre enfance, Sarah-Jane avait toujours pris à la lettre ce que les sœurs lui avaient enseigné à l'école : un Dieu en trois personnes, Marie enfantant mystérieusement un fils du nom de Jésus, qui n'est pas celui de Joseph son époux, mais celui de Dieu qu'elle n'a jamais vu. Sarah-Jane avait déserté nos légendes pour celles-là, légitimes et faisant foi. Elle ne voulait plus s'embarasser des complications des vaincus, de ceux et celles destinés comme nous à une défaite que nous nous acharnions à refuser. L'épuisement l'avait gagnée rien que de penser à un combat aussi long. Sarah-Jane voulait

se contenter d'un bonheur sage, convenu. Feindre d'ignorer la table-autel où grand-mère disposait les objets favoris d'Ayizan et de Badagri était un exercice déjà éprouvant pour Sarah-Jane, se rendre chez une diablesse incarnée en la personne de Rosaline Grand-Jean était au-dessus de ses forces.

Je suis née une deuxième fois dans cette grande pièce, chez Rosaline Grand-Jean. Ce jour-là, je commençai avec mes anges et moi-même une conversation infinie.

Et que dire de ce départ sur un bateau vers une terre pas très étrangère. Je l'avais tant de fois dessinée dans ma tête. Vers Haïti, île de naissance de ma grand-mère maternelle, dont je rêvais la nuit. Saint-Domingue française était devenue Haïti, « terre de montagnes ». Ce fut ma troisième et dernière naissance. Je m'étais mise à vouloir un avenir à moi. Dans ce lieu. De toutes mes forces. Ce départ était d'abord un rêve. Puis, à dix-huit ans, j'ai commis un acte terrible. Et, depuis, il m'arrivait de regarder mes mains rougies de sang, à croire qu'elles n'étaient plus miennes. Je devais quitter au plus vite La Nouvelle-Orléans. Ce rêve devint une fuite. Je suis aussi partie sur ce bateau pour me déprendre. Pour être seule. Infiniment seule. Cette déprise, ce rêve et cette fuite n'ont plus fait qu'un. Confondus dans un seul et même mouvement.